

Chair et tendre

Olga Tokarczuk La Prix Nobel de littérature séduit par sa bienveillance et une œuvre aux sujets multiples et fouillés, de la plastination aux juifs polonais.



«Tu verras, elle est chaleureuse et bienveillante.» Olga Tokarczuk, 57 ans, est apparemment d'une gentillesse à en éclipser son œuvre : ceux qui l'ont croisée en oublient presque l'écrivaine talentueuse, pour ne se souvenir que de la belle personne. Fraîchement nobélisée, elle arrive en avance à la Maison de la littérature de Wrocław, avec son mari, souriante, presque timide. Sous l'enchevêtrement de dreadlocks, un visage un peu pâli par la fatigue. Tout juste revenue d'une tournée en Allemagne, elle n'a pas encore eu le temps de défaire ses valises mais a déjà créé une fondation pour soutenir la création littéraire et la traduction, à Wrocław, où elle vit. Elle y a donné la veille sa première conférence de presse, et rencontré l'avant-veille des milliers de lecteurs. Elle a répondu avec modestie et humour aux questions des journalistes et s'inquiète déjà d'un impact négatif du Nobel sur Góry Literatry, le petit festival littéraire qu'elle a créé dans les montagnes : et s'il perdait son âme ? Pourtant, on l'a maudite, Olga Tokarczuk. C'était à la lecture des *Pérégrins*, à la première d'une longue série de descriptions, aussi émerveillées que détaillées, d'arrangements artis-

LE PORTRAIT

tiques d'organes et de foetus plastinés. Bien écrite, magnifique évidemment – une horreur. Elle a étudié pendant un an l'anatomie à Amsterdam pour pouvoir écouter avec précision ses lecteurs. Et puis, au fil des pages, il faut bien admettre qu'il s'agit d'art et on se laisse tirer en dehors de sa zone de confort, pour finir presque contaminé par la fascination de l'auteure pour la plastination (l'imprégnation des tissus humains avec du silicone pour les conserver). Ce n'est d'ailleurs qu'une des obsessions d'Olga Tokarczuk. Il y a aussi la plique polonaise, maladie imaginaire des bords de la Vistule mais feutrage réel des cheveux infestés de vermine, l'astrologie, la flore, les droits des animaux...

Fille de profs de littérature athées, elle a développé une importante culture religieuse, une croyance « intuitive », et veut dépasser « le côté rationnel et physique du monde ». Elève dans l'école populaire (fondée selon les principes du pédagogue danois Nikolai Grundtvig) où ses parents enseignaient, dans l'ouest de la Pologne, elle choisit d'étudier la psychologie, voie suivie par son fils unique. Elle arrive à Varsovie le jour où débute les grèves de Solidarnosc. Elle a 18 ans. C'est l'été 1980,

l'économie polonaise est exsangue. L'année suivante, le pays est soumis à la loi martiale. « C'était une entrée dans le monde des adultes très hostile, pleine de violence. »

Elle s'occupe bénévolement de patients en psychiatrie, et c'est une révélation, pas encore littéraire, mais humaine : « La plus grande découverte que j'aie faite, qui a ensuite influencé mon écriture, c'est qu'une même réalité peut être perçue de différentes façons par différentes personnes. Entre l'homme et la réalité, il y a un processus très intéressant d'interprétation. C'est là que commence la littérature. » Son premier recueil de poèmes paraît en 1989, son premier roman en 1993. Il faudra attendre la traduction de *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, en 1998, pour la connaître en France. Un roman qui préfigure les grandes thématiques qui traversent toute son œuvre : le temps s'y enroule et se dilate, les frontières entre le réel et l'imaginaire, le sacré et le profane, l'homme et la nature s'estompent. Peuplée de marginaux, de demi-mages, de laissés-pour-compte, de femmes gracieuses ou de souillons, de mères aimantes, d'enfoirés et de pervers, la littérature d'Olga Tokarczuk est une réflexion rêveuse sur le sens de la vie et l'altérité, parfois drôle, jamais méprisante.

Proche des idées des Verts mais pas encartée, végétarienne mais pas militante, elle ne dévoile pas le nom des candidats pour qui elle vote. « Je veux séparer mon engagement politique, qui est du domaine de l'intime, comme la taille de mes sous-vêtements, de l'engagement public que je porte comme écrivaine. Je ne sais pas me servir du langage militant, de la langue simple utilisée en politique. Je me sers d'une langue propre à la littérature, qui est beaucoup plus forte, plus profonde, plus diversifiée. Je partage mes opinions avec joie dans mes livres, mes lecteurs n'ont pas de doute sur ce que je pense, ni de quel côté de la barricade je me trouve. » Celui des non-patriotes, comme tous ceux qui ne se rangent pas du côté des idéaux nationalistes du gouvernement polonais. Quelques jours avant l'annonce de l'Académie suédoise, timing désastreux, le ministre de la Culture, Piotr Gliński, avait déclaré que les romans d'Olga Tokarczuk lui tombaient des mains. L'auteure n'a pas l'air tellement froissée : « Je sais bien que mes livres ne sont pas faciles, je ne m'attends pas à voir les foules les lire dans la rue. » C'est pour cette raison qu'elle a choisi de traiter de la question du droit des animaux dans un polar à l'humour noir, *Sur les ossements des morts*, adapté au cinéma par Agnieszka Holland. Mais la Pologne célèbre toujours fièrement ses héros, même féministes, surtout s'ils sont internationalement reconnus. Le ministre a promis de reprendre ses lectures inachevées. Le visage et le nom de Tokarczuk ont fleuri partout, ses livres ont immédiatement disparu des rayons des librairies et des bibliothèques. Ils ont été vite réédités – un exploit dans un pays où 70 % de la population achète moins d'un livre par an en moyenne.

A l'annonce groupée des lauréats 2018 et 2019, alors que beaucoup de journalistes étrangers, surpris, se sont dit « Olga Toka-quoi ? », les Polonais jubilaient (et pensaient sûrement : « Peter Hand-qui ? »). Olga Tokarczuk était déjà traduite dans 25 langues et célèbre dans son pays, où elle a remporté deux fois le prestigieux prix Nike. Même ceux qui ne l'ont jamais lue la remettent parfaitement : « Tu sais bien, la dame qui gagne des prix parce qu'elle écrit sur les juifs. » C'est, en effet, le sujet de la fresque historique les *Livres de Jakob*, chronique chorale de la vie de Jakob Frank, gourou sectaire ou messie selon les points de vue. Le niveau d'érudition et la profusion de détails donnent l'impression d'avoir sous les yeux un livre animé aux décors délicatement découpés. L'ouvrage, épais comme un dictionnaire médical, a nécessité huit ans de recherches et de nombreux voyages. Olga Tokarczuk en est ressortie exténuée. « Je suis allée voir un médecin chinois qui m'a crié : "Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez perdu presque toutes vos forces vitales !" Je me suis sérieusement inquiétée. » Elle évoque l'écriture comme un abysse qui l'aspire, son corps portant encore les douleurs des *Livres de Jakob*, elle doit se lever toutes les heures. Pourtant, huit jours seulement après avoir reçu le prix Nobel, elle n'a qu'une hâte : s'y remettre. ▶

1962 Naissance à Sulechów.
2008 Prix Nike pour les *Pérégrins*.
2015 Prix Nike pour les *Livres de Jakob*.
2019 Prix Nobel de littérature 2018.

Par JUSTINE SALVESTRONI
Photo MICHAL MIKULSKI